

Perdus dans le paysage: la prolongation de la culture rurale italienne dans les bassins miniers de Wallonie

FLAVIA CUMOLI

Doctorante – Université de Bologne-Université Libre de Bruxelles

Pendant les vingt ans suivant la deuxième guerre mondiale, l'Italie a poursuivi un rythme de développement économique et de changement social très importante. Des mouvements migratoires internes drastiques se sont juxtaposés à la transformation de la structure productive et territoriale. Mais les flux traditionnels vers l'étranger ont aussi recouvré leur vigueur.

Afin de comprendre la relation qui existe entre immigration et société urbaine-industrielle dans le deuxième après-guerre, il est nécessaire d'explorer les influences de la composante migratoire sur les différentes structures morphologiques, sociales et culturelles de la ville ouvrière et des paysages industriels au niveau transnational. La recherche de doctorat, à la base de cet article, procède au niveau de la microanalyse, à travers la comparaison des structures productives, des typologies d'installation et d'expériences sociales de deux régions: d'une part, une banlieue de la ceinture métropolitaine milanaise (notamment les communes de Sesto San Giovanni et de Cinisello Balsamo); d'autre part, un agglomérat urbain de Wallonie (la région du Centre – La Louvière).

Il s'agit de deux expériences géographiquement éloignées, mais qui ont en commun des flux massifs d'immigration italienne d'origine rurale qui s'inscrivent dans un milieu principalement ouvrier du tissu urbain. Dans ces espaces morphologiquement hybrides, suspendus entre ville et campagne, l'usine (ou la mine) devient la charnière qui relie le monde rural et le monde industriel urbain. Le travail, les corons et les quartiers ouvriers véhiculent l'intégration dans les structures de l'espace comme dans la vie et dans l'identité ouvrière.

Focaliser l'analyse sur ces deux contextes peut faire ressortir la complexité des géographies et des mondes ouvriers. Dans ce cadre, ce sont les différences entre les secteurs industriels, les stratifications du monde du travail, les rapports de genre, les formes d'installation et d'aménagement du territoire ainsi que les rapports entre ville et campagne qui articulent l'expérience de l'intégration. D'ailleurs, la différence entre migration interne et externe s'est de plus en plus amenuisée en termes de méthodologie et d'analyse. La comparaison concerne à la fois le territoire et la culture, en considérant le niveau local et municipal comme le banc d'essai de la citoyenneté: comment

se réalise le processus d'installation au niveau du territoire et de l'espace urbain? Quelles sont les formes d'intégration des immigrés ruraux dans les milieux ouvriers? Quelles sont les continuités et les ruptures non pas sur le plan des différences de nationalité mais sur les transformations du milieu social?

Analyser le rapport entre l'intégration de la population immigrée dans les structures de la ville ouvrière et les formes culturelles qui en découlent, nous conduit à une approche axée sur deux aspects. D'un côté la culture comme construction d'identités sociales et politiques. Il s'agit d'une subjectivité qui ne se limite pas à une réaction aux conditionnements matériels, mais qui les réinterprète dans sa propre vision du monde. De l'autre côté, les aspects de la culture incorporés dans la vie et dans le travail quotidiens, les comportements familiaux et de voisinage, les réponses au conditionnement du travail, jusqu'à l'analyse des formes les plus proprement culturelles, comme la capacité de transformer quelques aspects de la culture populaire folklorique ou le patrimoine politique et idéologique des générations plus anciennes.¹

Cet article se structure en deux temps: en premier lieu, on passera en revue les différents modèles d'installation spatiale qui ont marqué l'intégration des immigrés *in fuga dalla terra* vers les milieux industriels dans les années 1950; ensuite on focalisera l'attention sur le cas des immigrés italiens dans les bassins miniers wallons, leurs formes d'installation communautaires et leurs typologies d'habitation, à travers l'analyse des témoignages oraux et des récits auxquels cette expérience migratoire a donné lieu.

Une démarche interdisciplinaire devient ici indispensable. Dans cette problématique, une pluralité de champs de recherche se trouvent forcément entrecroisés (anthropologie, psychologie sociale, sociologie, etc.). Ceci comporte également une utilisation plus élargie des sources disponibles, de celles quantitatives à celles orales, avec leurs techniques de lecture respectives. Cette thématique a été reconstruite à partir de l'analyse des dossiers sur les conditions du logement et de vie de la main-d'œuvre immigrée italienne conservés dans le fonds de la Fédéchar (Fédération des Associations Charbonnières) aux Archives de l'État de Hasselt et des matériaux inédits du fonds de la Commission Maisons Ouvrières auprès des Archives de la CECA (Communauté européenne du charbon et de l'acier). En ce qui concerne la reconstruction du vécu et de la mémoire des immigrés, on a utilisé les

¹. Pour une discussion sur les termes avec lesquels affronter une histoire sociale et culturelle de la classe ouvrière, la catégorie de l'espace doit être entendue comme le lieu de la culture matérielle, de la vie quotidienne, des formes de sociabilité, des conditions économiques de vie, des problèmes communs que le prolétariat affronte en dehors de l'usine, dans ses concentrations sur le territoire (Cf. Gribaudo, 1987, 1999).

interviews inédites et retranscrites effectuées par Myrthia Schiavo aux femmes immigrées italiennes – conservées aux archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB –; les interviews enregistrées par le projet *Mémoires d'Europe* du Programme Socrates Grundtvig, ainsi que des autres récits de vie publiés.

1. *FUGA DALLA CAMPAGNA* ET TRANSFORMATIONS CULTURELLES

Les années 1950 marquent l'origine d'un "âge d'or" pour l'Europe occidentale, une phase de croissance constante et sans précédents: augmentation de la production et de la productivité, industrialisation, urbanisation, expansion de la consommation, motorisation, migrations.² En Italie la césure est double et très forte: c'est le moment où les standards minimaux de logement se diffusent, et en même temps où la consommation de masse s'affirme. C'est aussi l'apogée de la classe ouvrière, le seul moment où l'Italie est vraiment un pays industriel (Sangiovanni, 2006). Cette "grande transformation" a signifié, ainsi, le passage définitif de l'Italie d'un pays agricole à une société urbaine et industrielle: le "miracle italien". Le bouleversement radical dans la distribution géographique de la population, à travers l'exode massif des campagnes vers les villes du centre nord, a en effet transformé le panorama humain italien. Le mélange de population qui a mis en contact les différentes "Italiens" – le monde rural et le monde urbain – a fonctionné comme un accélérateur fondamental dans la transformation de la société italienne (Crainz, 1998). Ce changement apparaît tellement fort que, depuis les premiers commentaires des observateurs contemporains, l'appellation communément utilisé pour faire référence aux mouvements migratoires de la moitié du XXe siècle, est celle de "grand exode". En raison de ses connotations bibliques et historiques, cette expression évoque une césure, un bouleversement global de la société (Signorelli, 1995).

Quelques données sur les dimensions du phénomène peuvent aider à comprendre la portée de ses effets: selon des estimations approximatives, entre les années 1950 et 1970 entre 9 et 10 millions d'Italiens ont été impliqués dans des migrations internes et environ 3 millions dans des migrations internationales. D'autres estimations mettent en lumière le caractère d'exode rural irréversible de ce mouvement: entre 1951 et 1964 le nombre de

² Pour une approche transnationale à la transformation socioculturelle de l'Europe, voir Vinen (2002).

personnes travaillant dans l'agriculture est descendu de 25 à 13% dans les régions du nord-ouest de l'Italie, de 47,8 à 26,1% dans les régions du nord-est, de 44,3 à 23,3% dans les régions centrales et de 56,7 à 37,1% dans le Sud et dans les îles (Ginsborg, 1989).

Il n'est donc pas difficile de comprendre que la littérature sociologique de l'époque et l'historiographie s'accordent pour reconnaître que le processus en cours pendant les années du *boom* économique a transformé la société italienne, en bouleversant non seulement l'organisation démographique, mais aussi l'organisation ethnographique et culturelle. Et pourtant, cette transformation ne doit pas nous induire à une interprétation linéaire d'un processus totalisant, sans résidus. Il s'agit en effet d'un processus dont les résultats sont tellement complexes qu'il nous semble plus pertinent de parler d'un re-façonnement réciproque des différentes âmes de la société plutôt que d'une substitution. Ce re-façonnement émerge d'une tension continue entre impulsions modernisantes et héritages de la tradition paysanne et dialectale, une fusion gigantesque de vieux et neuf. La transformation apparaît donc comme un processus dans lequel tradition et innovation ont interagi en se modelant réciproquement. Du point de vue historique, anthropologique et sociologique, il devient donc nécessaire de chercher les continuités de l'Italie paysanne dans la société moderne industrielle et dans l'identité ouvrière. Dans ce cadre, l'analyse de l'émigration italienne – interne et externe – et des effets des mouvements des populations dans les lieux d'arrivée à moyen terme, peut mettre en lumière les dimensions multiples, les formes d'organisation sociale hybrides du mouvement de population des campagnes italiennes vers les grandes villes du *triangolo industriale* (le triangle industriel du Nord de l'Italie) et vers les bassins industriels de l'Europe du Centre Nord.

2. TRAVAIL ET LOGEMENT

Si la tendance à quitter l'agriculture et la terre a été générale, les modèles migratoires ont varié dans une mesure significative selon la région de départ et d'arrivée. Ou mieux, si on observe les migrations de plus près, à l'échelle menue des vicissitudes individuelles et familiales, elles apparaissent comme un univers d'histoires extraordinairement différentes. Ce sont des parcours structurellement incertains et risqués, qui comportent des changements de vie radicaux, dont les tensions demandent aux migrants de mettre en jeu plusieurs ressources structurelles et culturelles. Et pourtant un élément mérite d'être souligné: même s'ils se trouvent dans des situations marginales qu'ils

ont atteintes au prix de lourds sacrifices, les immigrés se sont intégrés dans la société industrielle principalement parce qu'ils y ont trouvé du travail. La fonction des réseaux et des chaînes migratoires, par rapport au travail et à la résidence, a été celle du regroupement: la concentration des *compaesani* (compatriotes du même village) pouvait en effet être liée à l'emploi et/ou à la résidence. Les deux facteurs s'articulaient d'ailleurs selon des schémas différents, qu'on se limitera à rappeler: les baraquements, les pensions, les locations chez des particuliers ou les logements sociaux.

Le camp de baraques annexé à la mine ou au chantier (initialement habité par de jeunes célibataires, ensuite de plus en plus peuplé de noyaux familiaux, souvent en grande partie provenant du même village et employés auprès de la même entreprise) était un univers fermé, presque concentrationnaire, où les contacts avec la société d'accueil étaient presque nuls. Cependant, malgré l'isolement et les privations, dans un premier temps, ce style d'installation était recherché volontairement par certains immigrés: il permettait non seulement un maximum d'économie sur le salaire – en accord avec les projets de ceux qui avaient l'intention de rentrer en Italie avec un petit magot, mais également de ceux qui voulaient économiser pour avoir un logement convenable et y amener ensuite leur famille. Cependant ce regroupement permettait de recréer des aspects culturels des contextes d'origine (Clemens, Vosse-Smal & Minon, 1953). Il s'agissait d'une installation temporaire, qui contraignait à beaucoup de privations et offrait peu d'occasions d'intégration. Elle créait pourtant un certain degré de solidarité et de protection par rapport à l'extérieur. C'est le cas des bassins miniers de Wallonie. Selon les accords signés avant le départ, les charbonnages auraient dû fournir un logement confortable et bon marché à la main-d'œuvre immigrée (Morelli, 1991). En réalité les flux migratoires allaient aggraver le problème endémique du manque de logements ouvriers déjà criant en Belgique. Les camps construits pour les prisonniers de guerre allemands autour des mines, constitués de baraques en bois, en carton bitumé, en tôle ondulée, et situés sur des lots circonscrits par les terrils et les tracés des chemins de fer, sont destinés à loger la main-d'œuvre étrangère et leurs familles pendant toutes les années 1950. En reprenant une stratégie patronale d'isolement spatial et de contrôle social de longue date (Caestecker, 2000), ces agglomérations fermées, ces villages ouvriers plongés dans la campagne urbanisée, forment un territoire et une société à part, forgée par une forte culture de solidarité, où la population immigrée s'amasse, en y construisant un sens communautaire et ethnique très marqué.

La pension en ville – le logement chez des particuliers spécialement dans un contexte métropolitain – avait des caractères différents: il s'agissait en

effet d'une sorte de résidence nécessaire à un autre placement dans le marché du travail. Il existait différents niveaux de "pension", jusqu'aux tristement célèbres lits loués à l'heure dans les grands villes de l'Italie du Nord, et il y avait évidemment la tendance des *compaesani* à s'établir dans la même pension. Cette installation offrait donc la possibilité de partager avec d'autres personnes un milieu culturel familial qui évoquait, d'une certaine manière, la quotidienneté laissée au village. En même temps, elle répondait aux exigences fonctionnelles de ceux qui, sans avoir une qualification et un travail stable, saisissaient toutes les occasions d'emplois temporaires que la vie urbaine pouvait offrir, vu que les pensions étaient d'excellents lieux d'échange d'informations et de circulation de nouvelles.³

Une forme d'installation plus complexe était celle des groupes familiaux. Comme la plupart des villes nord-européennes, les villes italiennes en croissance rapide n'étaient pas du tout préparées à accueillir la masse des travailleurs immigrés. Dans la majorité des cas, les familles immigrées n'avaient aucun espoir d'obtenir un logement social avant d'avoir passé plusieurs années (de 3 à 10) dans la ville d'accueil, et cela, nonobstant la tentative de quelques administrations locales de faire face à la situation. Les solutions trouvées par les immigrés étaient généralement de deux types: soit la construction d'un logement "abusif" (c'est-à-dire sans permis) dans les "no man's land" de la périphérie urbaine, qui ont amené à la naissance des ces espaces qui selon les contextes, ont été appelés "borgate" (faubourgs), "coree"⁴, etc.; soit l'installation comme locataires dans des locaux insalubres (des greniers, des sous-sols, des caves, des garages, des étables) toujours à la périphérie des métropoles, ou dans des immeubles en état de dégradation des centre villes. Dans les deux cas, les groupes des *compaesani* avaient tendance à rester les uns à côté des autres, la réciprocité se structurant selon une version urbaine du voisinage du village. A Cinisello Balsamo, comme dans d'autres petites villes de la zone métropolitaine milanaise, en l'absence d'une vraie législation des terrains publics, la croissance a été caractérisée par le phénomène, chaotique et soudain, des "coree", agglomérats résidentiels auto-construits sur des terrains agricoles dépourvus des infrastructures minimales, formés de maisons d'un ou deux étages, encore liés à une façon d'habiter nettement distincte de celle de la ville (Foot, 2002).

L'attribution d'un logement social représentait en Italie, et encore plus à l'étranger, une étape essentielle, une intégration définitive dans la société

³. Les logements de ce genre étaient très diffusés dans les centres villes du Nord de l'Italie, comme Milan et surtout Turin (cf. Ramella, 2004).

⁴. Ainsi baptisées à cause la concomitance et de la ressemblance avec les images de la guerre en Corée.

d'accueil, au moins au niveau juridique et formel. En effet, cette expérience avait une forte incidence sur la conception de la citoyenneté comme perception que les sujets avaient d'eux-mêmes en tant que titulaires de droits et de devoirs. La politique de l'administration communiste de Sesto San Giovanni, la "Stalingrad d'Italie", citadelle ouvrière aux portes de Milan, a favorisé, de ce point de vue, une réponse très efficace à la demande croissante de logements due à l'intensité des flux migratoires, ce qui a donné lieu à la construction de grands ensembles. La construction intensive de logements, qui marque la disposition de l'espace, s'intègre avec l'engagement de l'État qui transformera les conditions de vie et l'habitat des Italiens, en contribuant sensiblement à l'unification socioculturelle du pays (Di Biagi, 2001).

En tous cas, ces populations laborieuses, constituées en grande partie de provinciaux apportant avec eux les survivances d'une culture rurale, vont être confrontées à la démesure de l'usine et de la ville. S'adapter à ces dimensions induit la construction d'une nouvelle identité: celle de l'ouvrier urbain. C'est dans ce contexte d'un "monde nouveau" que doit être envisagée la question de la sociabilité et des structures culturelles de la vie quotidienne. Pour ce faire, nous avons choisi d'opérer une double reconstruction: d'un côté, celle de la réalité objective de l'espace et du travail tels qu'ils existaient; de l'autre, celle des réseaux communautaires et de la vie privée. La première dimension peut être reconstruite à partir des statistiques sur le logement et les enquêtes, pour décrypter les spécificités du contexte urbain et faire ressortir les contraintes du quotidien. Les sources orales permettent, en revanche, le passage de l'analyse des formes de l'espace à celle des processus, individuels et collectifs, qui marquent la perception de l'espace urbain et la formation du sens d'appartenance territoriale. De cette façon, même les erreurs, les imprécisions, les déformations présentes dans les sources orales, loin d'apparaître comme des écarts et des preuves de manque de fondement du témoignage, deviennent des signes d'une mentalité et d'une culture.

Si on analyse les mécanismes d'intégration de manière ouverte, en se concentrant sur deux points clés (le logement et le travail), on s'aperçoit que l'intégration pouvait se réaliser de façons différentes: elle pouvait être complète ou incomplète, sociale ou culturelle, politique ou économique, spatiale. Ces dimensions pouvaient être en conflit entre elles et, parfois, incompatibles les unes avec les autres. Par conséquent, un immigré pouvait s'intégrer comme travailleur, mais non comme citoyen. Il pouvait être culturellement inséré dans la société d'accueil, mais se sentir aliéné sur son lieu de travail. Certaines formes d'intégration en excluaient d'autres. Dans quelques cas, l'intégration était compatible avec la marginalité, dans la ville, dans l'usine, au niveau politique etc.

3. PERDUS DANS LES VILLAGES RECONSTITUÉS

La construction d'un habitat spécifique répondant aux besoins de l'industrialisation du XIX^e siècle (ce qui a permis la concentration de la main-d'œuvre à proximité immédiate des puits miniers, des usines et des canaux navigables) est restée un élément constitutif du paysage urbanisé du bassin minier de Wallonie. Cet habitat ouvrier, constitué de corons, de cités, de cours et d'impasses, est resté presque inchangé jusqu'à la fin des années 1950 (Delruelle-Vosswinkel, Cassiers & Forti, 1988). Nées avec la révolution industrielle, entre ville et campagne, ces agglomérations moyennement denses forment un territoire et une société à part. Les bassins wallons sont des lieux de paradoxes et de contradictions: la tradition y cohabite avec la modernité, la culture ouvrière n'est pas opposée à la culture paysanne traditionnelle. Ce sont les "pays noirs" qui connaissent une croissance démographique si accélérée et soudaine qu'elle dépasse en vitesse tous les efforts d'aménagement du territoire. Dans la plupart des cas, il s'agit d'hypertrophies d'une bourgade minuscule, comme Seraing; dans d'autres cas (les "villes-champignons"), la ville sort de rien, comme La Louvière. Les logements se présentent sous forme de lignes, de cours et d'impasses. Ce genre de quartier constitue souvent la quasi totalité du tissu urbain de certaines localités. L'urbanisation en dehors des villes traditionnelles comporte inévitablement des problèmes de logement, d'aménagement du territoire, de santé publique qui sont laissés entièrement aux particuliers. C'est essentiellement le patronat qui est à la base des corons et des cités construites sur des terrains situés autour des lieux de production. Diverses formes de paternalisme tentent d'intervenir, surtout pour stabiliser une main-d'œuvre jeune et mobile, qui reste souvent entre les mains des spéculateurs.

Non seulement chaque activité industrielle spécifique (charbon, textile, autres industries de base) modèle le paysage, mais elle détermine également une conduite particulière en matière de construction des logements pour les travailleurs (*Ecomusée Régional du Centre*, 1990). Dans ces structures territoriales, les conditions d'installation des migrants entraînent souvent la concentration des étrangers dans des petites colonies locales plus ou moins fermées sur elles-mêmes. En toile de fond d'une urbanisation diffuse et sauvage, constituée par des nébuleuses de villages ouvriers sans un centre, la vie quotidienne s'organise dans les rues, dans le voisinage, dans le quartier. C'est surtout le travail – fondement de la culture ouvrière, qui crée l'identité

individuelle et collective – qui fonctionne comme un liant entre les autochtones et les immigrés, les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes.

À partir de l'immédiat après-guerre, quand les flux migratoires s'accroissent, la demande de travailleurs en Belgique s'est concentrée principalement dans le secteur minier: les immigrés italiens, en majorité d'origine rurale, deviennent ainsi des mineurs (Morelli, 1988). Il s'agit d'une occupation dont le caractère pénible n'est certainement pas inférieur à celui des travaux laissés au village et dont la dangerosité est décidément supérieure (Petre, 1958). En outre, c'est une occupation qui n'encourage pas, excepté de manière ponctuelle, des contacts avec la société d'accueil. D'ailleurs, l'effet de ces contacts ne peut pas être considérable sur les travailleurs qui, épuisés par un travail lourd, ont leurs loisirs dans les baraquements des charbonnages, séparés *de facto* du reste de la société locale et harcelés par le problème de leur propre survie quotidienne: "...tristesse et vie dure. J'ai perdu ma santé pour la mine. Ça a été une vie dure et pour l'homme et pour la femme. Travail et maison: une vie d'esclave!" (Basso, 1986, 178).

Il s'agit d'un style de vie qui enfin, par ses caractéristiques structurelles, isole et ne s'enracine pas (Melnik, 1951):

"Vivre dans ces zones-là me rappelait les réserves d'Indiens. On les mettait là et ils ne pouvaient pas se bouger. C'était le même pour ceux qui habitaient les maisons du charbonnage. Ils ne pouvaient pas passer d'un endroit à l'autre" (Basso, 1986, 149).

Ainsi un prêtre belge décrit le "ghetto", dans lequel on ne peut pas entrer "si on ne connaît pas leur langue":

"À la sortie de cet ancien village qui se donne un petit air de ville, trois cassiers, ou terrils, pas encore verdoyants, délimitent le territoire déjeté où voisinent l'inévitable dépôt des trams, trolleys et bus récemment achetés, des carrés de choux ou de poireaux des maraîchers, une ligne de chemin de fer industriel aux rails relativement rouillés, et des chemins empierrés menant, à première vue, nulle part. [...] À l'entrée, un bâtiment en briques devenues grises grâce à la poussière de charbon, comme tout le reste, les alignements de peupliers, de poireaux, d'oignons du jardin voisin. Des hommes isolés (célibataires ou mariés) y croupissent, y végètent. Les uns sont en train de pendre leur linge encore humide, d'autres le frottent, d'autres entament leur repas ou le terminent. Chacun fait son ménage, à deux pas de 'siesteurs', en quête d'un sommeil hypothétique. Un local dénommé phalanstère, dortoir, blanchisserie, living, réfectoire, et même café avec ses joueurs de cartes, si différents des nôtres" (Tollet, 1962, 5).

La probabilité d'être accepté dans la mine, sur le poste de travail, était relativement plus grande que celle de s'intégrer spatialement dans la ville ou au niveau de la sphère domestique, où la forte crise des logements faisait de

l'immigré un rival dans la chasse à la maison: "Il y avait assez de difficultés pour trouver une maison pour un étranger, parce qu'il y avait assez de racisme contre les Italiens au début".⁵ Les témoignages sur les affiches d'interdiction aux Italiens et aux familles nombreuses ne manquent pas.

En résolvant le problème de la main-d'œuvre, le flux des immigrés aggravait en effet simultanément un autre problème endémique en Belgique: celui des logements. En 1954 une enquête menée par la Fédéchar à la demande de la CECA, montrait qu'il manquait entre 20.000 et 25.000 logements dans la région des bassins miniers.⁶ Une enquête suivante de la Haute Autorité montrait que les conditions de logement de la main-d'œuvre minière étaient les pires par rapport aux autres secteurs industriels, et que la situation de la Belgique était la plus grave de toute la communauté. Une étude de la CECA sur les problèmes du logement ouvrier constate que pour les travailleurs italiens le fait même de vivre dans des agglomération de baraques constitue un élément de discrimination aux yeux de ceux qui vivent dans des habitations normales, et rend les contacts et l'assimilation avec la population locale extrêmement difficiles. "On observe, en effet, que les populations locales nourrissent des sentiments de défiance plus forts envers ces groupes d'étrangers qu'envers un étranger isolé". Par contre, chez l'immigré,

"le fait de vivre dans des habitations misérables, groupées dans des camps bien délimités, accentue ce sentiment d'infériorité dont sont pénétrées les personnes obligées de vivre dans des conditions difficiles, et augmente considérablement les difficultés d'assimilation. Si ces groupes de mineurs restaient abandonnés dans les camps où ils vivent actuellement, ils finiraient par constituer une véritable caste de parias, unis entre eux dans la commune misère, et entièrement séparés du monde extérieur".⁷

Entre la fin de 1945 et 1952 la demande de logements dépasse largement l'offre. La population des bassins du Borinage, Centre, Charleroi et Liège passe de 1.151.590 à 1.260.502 habitants, soit une augmentation de 9,7% en 7 années.⁸ Déjà en 1946 une enquête des services gouvernementaux belges et

⁵. Schiavo, s.d., Lydia: Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

⁶. Archives de l'État à Hasselt, Fonds Fédéchar, 149; sur les conditions de vie, cf. plusieurs interventions: Favry (1996); Forti (1996); Morelli (1991).

⁷. CECA, Commission des affaires sociales, *Le problème du logement des mineurs italiens en Belgique*, p. 9, *Mission d'étude et d'information, relative aux problèmes du logement ouvrier et de la recherche scientifique en matière de maladies professionnelles*, CEAB – Groupe de Fonds Haute Autorité de la CECA, 11 28.

⁸. CECA, Commission des affaires sociales, *Le problème du logement des mineurs italiens en Belgique*, p. 9, *Mission d'étude et d'information, relative aux problèmes du logement ouvrier et*

de la Fédéchar établit la nécessité de lancer un programme de construction de 25.000 nouvelles maisons pour travailleurs, à édifier en 5 années par la Société Nationale Habitations Bon Marché. Mais seulement les deux premières tranches sont exécutées, pour un total d'à peine 5.500 maisons. Un rapport de la Fédéchar à la CECA de 1952, souligne que

"le fait qu'une partie des maisons destinées aux mineurs allaient être occupées par des familles étrangères, alors que beaucoup de Belges, dans d'autres régions du pays, étaient mal logés, semble avoir été l'une des raisons pour lesquelles des obstacles toujours plus grands sont mis à l'exécution du programme gouvernemental, obstacles qui finirent par en provoquer l'abandon".⁹

L'abandon du programme est considéré comme problématique, parce que l'absence de logements contribue à la forte instabilité de la main-d'œuvre, et parce que la présence majoritaire de célibataires ou de travailleurs séparés de leur familles, qui vivent dans les centres charbonniers sans y faire de dépenses, provoque un appauvrissement des communes où ils résident. Le problème a été affronté à nouveau seulement en 1959 suite à la fondation de l'Institut National du Logement. L'Institut établit un programme de constructions, avec une contribution financière partielle de la CECA, qui donne une priorité aux familles qui vivent dans les baraquements. Un rapport du Conseil Économique Wallon en 1954 nous fournit d'autres chiffres significatifs. Pour les quatre bassins wallons on compte 5.061 baraquements industriels en tubes et tôles, carton goudronné, blocs de cendrées groupant 17.735 personnes. Les baraquements du "Fonds du Roi Albert", en bois et datant de 1919 et 1920 sont environ 1.500 groupant 2.000 familles. Il reste plus de 500 pavillons pour sinistrés de la dernière guerre, occupés par des travailleurs non sinistrés, alors qu'on peut évaluer à un millier les logements provisoires appartenant à des particuliers. Au total, un minimum de 8.000 logements "provisoires" abritant plus que 25.000 personnes.¹⁰ Cette expérience a laissé un souvenir vif dans la mémoire des immigrés:

"Le baracche erano di *tôles* ondulate, fatte come una cupola, ci stava un muretto di 50 cm tutto di *brichi* intorno, e dopo erano tutte *tôles* ondulate, e noi abitavamo dentro così... ma c'era, niente diciamo una stanzetta, e due dietro, facevamo la cucina come si poteva, acqua in casa non ce ne stava, ci stava un rubinetto nella strada di fronte e mia mamma poverina andava a prendere l'acqua là e a tempo di

de la recherche scientifique en matière de maladies professionnelles, CEAB – Groupe de Fonds Haute Autorité de la CECA, 11 28.

⁹ Fédéchar, *Les Logements pour ouvriers mineurs*, 9 août 1952, in CEAB 11 1653.

¹⁰ Conseil Économique Wallon, *Le problème du logement dans les régions minières et métallurgiques de Wallonie*, 20 février 1954, in CEAB 11 1654.

inverno si metteva là sotto con una *pelletta* v`a e allora lavava la biancheria anche in inverno, fuori. E per finire mia mamma dopo diceva... a mio padre... 'dobbiamo fare qualche cosa... non possiamo rimanere sempre qua!'; beh fortunatamente dopo un anno che eravamo qua noi, mio padre ha fatto la domanda di farsi riformare dalla miniera che era cascato malato, e così è stato riformato e siamo stati obbligati di lasciare le baracche e siamo andati ad abitare a Liegi, dietro la cattedrale, un appartamento là, ci siamo stati un anno là, e dopo di nuovo ci siamo *demenagiati* e siamo venuti abitare alla Cité di Saint Nicolas e dopo non l'ho più lasciata" (Antonino Ingraglia, *Mémoires d'Europe*, 2006).

Le sentiment d'isolement contribue au maintien de l'atmosphère de village:

"On vivait dans les quartiers de la mine. Les loyers n'étaient pas tellement chers à l'époque parce que, malgré tout, le village était un peu campagnard et modeste comme niveau social".¹¹

À l'isolement spatial et social de la ville correspond un fort sens de solidarité de voisinage. Le camp de baraques et les cités aux frontières de l'agglomération urbaine, séparés du centre ville et des autres couronnes, deviennent un centre de vie sociale. Ils tendent à reproduire des formes de vie communautaire (par les réseaux de parents, de villageois, de voisins, d'amis et copains de travail) où s'entrecroisent les caractéristiques des communautés paysannes d'origine. Girolamo Santocono nous raconte la vie au camp de l'Étoile de Morlanwelz, par un dimanche après-midi ensoleillé:

"La Cantine dépoussiérait son jaune sale et se parait de mille caleçons, culottes, chaussettes, que les femmes attentives faisaient sécher aux fenêtres. Peppino allumait sa radio et tout le monde en profitait: on entendait Luis Mariano chanter 'C'est magnifique!'. Alors les hommes descendaient en singlet blanc sur l'esplanade et s'asseyaient à califourchon sur des chaises, ils avaient les yeux maquillés au charbon, comme les filles des magazines, et sur le bras des balafres bleutées qui ressemblaient à des tatouages ratés. Ils laissaient s'écouler ainsi l'après-midi, lentement, au rythme d'une partie de 'Briscola' ou de 'Scopa', avec des cartes pleines de couleurs et d'insultes. [...] Avec les femmes qui, la vaisselle terminée, s'agglutinaient en grappes près du portail pour se raconter les dernières nouvelles de la fille des Bronconi qui s'est enfuie avec le fils de Tradelli, même que les parents n'osaient plus sortir de honte. Elles goûtaient ce moment de paix comme une liqueur précieuse, doucement, sans heurt, et se disaient que si le soleil voulait bien se montrer plus souvent, on ne serait pas trop mal ici. Elles se le disaient avec l'euphorie de ceux qui, ayant bu un verre d'alcool de trop, trouvent subitement que la vie est belle et vaut la peine d'être vécue" (Santocono, 1986, 27-28).

¹¹ Lydia, interviewée par M. Schiavo, n.p. Le village était Haine-St.-Paul. Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

On vit donc inséré dans une communauté qui va au-delà du milieu familial et qui cimente des liens de solidarité dans une population qui doit affronter des problèmes de vie commune (le travail, les transports, les logements, les prix, les soins des enfants, les moments critiques traversés par la famille en cas de chômage ou d'accident du chef de famille). Ce climat de solidarité pauvre, parmi les familles qui habitaient le logement qui s'ouvrait sur les endroits communs, était renforcé par les formes spontanées de sociabilité dans la rue, sur les prairies, dans les cafés. La sociabilité de l'échange et du ragot était favorisée par les conditions de logement qui ne laissaient pas de place à la *privacy*. Sous l'impulsion de l'associationnisme, la solidarité et la sociabilité renforçaient le sens d'appartenance au village.

Un immigré originaire du Frioul décrit la vie au phalanstère des célibataires:

"Le phalanstère, j'y ai vécu 4 ans, c'était une vie de famille. Nous avions un repas chaud une fois par jour, deux coiffeurs qui venaient à la cantine ou se rendaient à domicile: M. De Costa et M. Vismara dont l'épouse, Teresa, était la blanchisseuse de la cantine. [...] Nous avions la possibilité de pratiquer des loisirs. Le plus souvent, nous jouions aux cartes, mais il y avait les promenades dans les bois, ou la ville; et le samedi, les cafés du village ou les diverses fêtes des environs. Les anciens de la cantine venaient régulièrement nous rendre visite pour replonger dans l'atmosphère qu'ils avaient quittée en se mariant" (Pasquini, 1996, 31).

Par quelques aspects donc, même le travail et le camp devenaient une sorte de deuxième famille. Le rapport avec les copains de travail était souvent aussi intense que celui avec sa propre famille:

"ci hanno portati qui alla cantina, era una grande cantina, e li avevamo due stanze per tutti noi, e dunque basta, una stanza e una cucina per tutti e cinque, noi ci avevamo messo i letti in cucina perché mio padre e mia madre erano nella stanza da letto con il bambino... e tutto il resto. I servizi non esistevano, per andare al gabinetto bisognava scendere dabbasso, attraversare il cortile *et voilà*. Ci siamo legati subito perché in quella cantina c'erano molti operai soli, *celibatari*, e c'era [*sic*] tanti veneti e ci hanno subito accolti come se fossimo loro figli, insomma, poco o presso eh..." (Lucia Zatta, *Mémoires d'Europe*, 2006).

Pour ceux qui venaient des baraquements, le déménagement dans une maison particulière en location apportait une grande amélioration dans la qualité de vie, plus d'intimité et, à la fois, une véritable libération des aspects opprimeurs de la vie des carrés des mines ou de village. Mais, en même temps, cela provoquait une perte du sens de la communauté:

"Mi è dispiaciuto un po' andare via da Quaregnon perché li conoscevo molta gente, e mi è pesato di più di quando lasciai l'Italia".¹²

Beaucoup d'immigrés en ont gardé une forte nostalgie. C'est pourquoi le camp a souvent représenté, pour des paysans qui n'avaient jamais quitté leur village, la découverte, à travers les autres locataires des baraques, du "grand dehors": Polonais, Flamands, Allemands, mais aussi Italiens du Nord et du Sud: "... io si può dire che ero in famiglia là va [...], tanti amici avevo: san cataldesi, polacchi, francesi, spagnoli... tutti avevo" (Buccheri Angelo, *Mémoires d'Europe*, 2006).

"Molta gente stava ancora nelle baracche di un ex campo di concentramento fatto dai tedeschi, che si trovava tra Chapelle e Morlanweltz. Erano baracche di legno senza pavimenti, nessuna comodità, con un pavimento ogni 5 o 6 baracche. Rimasero là dal '48 fino a quando le distrussero, intorno al '60. Ma successe un fatto molto strano. Molti non volevano partire dalle baracche perché non pagavano quasi niente. [...] io mi ero affezionata alla Cité [...] c'era una vita come in un paese del Sud, con la gente che sta fuori a parlare, d'estate, con tutti in mezzo alla strada, le donne che fanno la maglia di fronte alla porta, i bambini che giocano insieme. Era una piccola città nella città, abbastanza lontana dal centro di Chapelle e anche dal luogo di lavoro. Mi piaceva stare lì, perché ci sono nata, perché conoscevo tutti, perché c'era la vita che qui a Chapelle non c'è: qui siamo morti, non senti neanche un gatto, e questo modo di vivere silenzioso mi dà fastidio, perché non ci sono abituata" (Schiavo, 1984, 211).

La plupart des immigrés qui avaient pris la décision de "poser leur valise" et de se stabiliser, peut-être par l'acquisition de leur maison, semblaient toutefois bien disposés à payer ce prix. Ils avaient troqué la forme traditionnelle d'intégration villageoise (la communauté) contre d'autres valeurs: la propreté, l'espace, la *privacy*, la condition sociale.

"Bon, on a trouvé cette maison avec cette Belge qui était très très gentille; c'était une maison normale et c'était agréable d'habiter là. Les wc étaient à l'extérieur, un peu plus loin, à dix mètres de la maison: je ne me souviens plus si c'était un wc ou une salle de bain. J'ai habité cette maison un an et quelque chose. Puis on a eu une maison dans la 'Cité': on appelait comme ça les maisons sociales, qui étaient communales, c'étaient des maisons assez modernes mais moins chères que les autres. Là on avait des chambres, une salle de bain, puis c'était beaucoup plus grand. Je me souviens qu'on était la seule famille italienne à avoir eu une maison à la Cité. Je me souviens que je n'ai plus eu beaucoup de contacts avec les Italiens à

¹² Marianna, interviewée par M. Schiavo, n.p. Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

partir du moment où on s'est trouvé dans un quartier où il n'y avait que des gens belges".¹³.

En vertu de l'arrêté royal du 20 mai 1953, les ouvriers mineurs de nationalité étrangère qui travaillent depuis un an en Belgique peuvent bénéficier des avantages du régime des prêts à taux réduit pour acheter une maison. En seulement six mois 90.000 prêts sont délivrés.¹⁴ L'acquisition de la maison marque l'intégration définitive dans la communauté locale. La maison, l'une des raisons pour lesquelles on décide de quitter son village, est aussi le moyen par lequel on s'intègre dans la ville, le moment où l'émigration se conclut: "Un giorno a Jemappes mi arriva la lettera che mi avevano dato la casa e che avevamo un bello giardino. Così in Italia non si torna più" (*Ibid.*, 14).

"Si t'as ta maison, tu ne seras jamais pauvre!" disaient les anciens. Enfin je ne sais pas s'ils disaient vraiment cela, en tout cas mon père ne cessait de le répéter [...]. Et lorsque, à l'instar des immigrés de sa génération, il a acheté la nôtre, c'était aussi une façon de signifier que plus jamais il ne le serait: pauvre et immigré" (Santocono, 1991, 19).

4. L'IMMIGRATION ITALIENNE EN WALLONIE ENTRE VIE OUVRIÈRE ET CULTURE PAYSANNE

À leur arrivée dans les bassins miniers de Wallonie, les immigrés italiens se retrouvent dans une structure industrielle séculaire. Malgré leur volonté de s'y adapter, cette transplantation ne pouvait qu'engendrer au moins un décalage initial entre leur héritage paysan et la culture industrielle, transformer leur identité et les insérer dans une classe sociale nouvelle. En réalité, la structure territoriale de l'industrie minière en Wallonie, qui a permis la survivance des structures agricoles préexistantes, a permis à la composante immigrée d'origine rurale d'utiliser des points de vue, des langages, des attitudes précédentes comme une ressource critique, une prise de distance (même si largement involontaire) à l'égard du modèle industriel.¹⁵ On vient de voir

¹³. Lydia, interviewée par M. Schiavo, n.p. Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

¹⁴. Institut national pour la promotion de l'habitation, *Des logements pour mineurs*, 13 octobre 1953, in CEAB 11 1653.

¹⁵. La continuité de la ruralité des immigrés italiens est un des thèmes principaux de l'ouvrage de Morelli (1991).

comment la vie dans la cité était définie "campagnarde". En effet pour Carmela Ingrao, née à Sutera, un village sicilien, et grandie dans le bassin houiller belge, c'est plutôt l'émigration suivante vers la ville qui représente le vrai tournant:

"proprio noi 'sales macaroni' che siamo arrivati in quel paesetto ci siamo integrati benissimo, voglio dire che non c'era differenza dopo poco tempo [...] quando poi sono andata via, nel '64 a Lione, per me è stata un'altra scoperta, perché per me... campagna era la Sicilia e campagna era là, dunque per me la città è stata la scoperta di tantissime cose [...], una città che non dirò mai abbastanza: bellissima!" (Carmela Ingrao, *Mémoires d'Europe*, 2006).

Encore aujourd'hui la population immigrée italienne en Belgique garde une mémoire vivante des traits culturels ruraux, non industriels:

"io agli anni di 8 anni lavoravamo già con mio babbo, noi facevamo li pastori, avevamo delle capre, delle pecore, quella roba là. *Bon* allora facevamo come si poteva per tirare avanti la vita, mio padre prendeva le capre e andava a vendere il latte dietro le porte, io a volte andavo dai clienti che chiedevano il latte. Non ho potuto neanche continuare a fare la scuola elementare io; io sono andato al primo anno... ho fatto la prima classe, e dopo il 2°, 3°, 4°, 5° anno io l'ho fatto alla scuola serale, *et voilà*, tutto questo... dopo ho cominciato a lavorare, ho cominciato a *grandire*, mio babbo dopo è partito, nel 47, in Belgio..." (Antonino Ingaglia, *Mémoires d'Europe*, 2006).

Lucia Zatta est originaire de Feltre, un village montagnard de la Vénétie, et arrive en Belgique en 1949 à l'âge de 14 ans: "si viveva da gente di montagna, calmi, con poche risorse *évidemment et bon*, si vivacchiava così..." (Lucia Zatta, *Mémoires d'Europe*, 2006). Giovanni M.:

"J'ai toujours travaillé comme paysan. Puis, j'ai décidé de partir en Belgique parce qu'ici on gagnait peu. Je voulais travailler comme ouvrier mais ce n'était pas facile parce que j'étais paysan. Alors, j'ai décidé, vu que tous partaient en Belgique, de partir moi aussi pour changer de vie" (Basso, 1986, 64).

En outre, étant largement isolés de la culture proprement industrielle sur le plan politique, idéologique et syndical, les immigrés italiens ont largement conservé des comportements, des attitudes qui sont le résultat de leur situation historique et se reflètent dans leur rapport avec le travail, le temps, la mine. L'organisation informelle du travail pratiquée au fond de la mine, inspirée non seulement de la discipline abstraite des huit heures de travail, mais aussi de l'obtention du résultat et de la rétribution à la pièce (qui témoigne de la difficulté d'appliquer le taylorisme à l'industrie minière) trouve des fortes continuités avec un rapport préindustriel avec le travail.

D'un côté, il y a l'expérience paysanne d'un travail qui, se déroulant dans le temps concret des cycles naturels plutôt que dans le temps abstrait de la montre, connaît des moments de grande intensité et surtout une présence et une régularité constantes, qui mettent ensemble inextricablement sociabilité et fatigue. De l'autre côté, il y a l'expérience du travail artisanal, orienté vers la production de chaque pièce et caractérisé par l'orgueil du travail bien fait: le rapport avec le travail ne consiste pas tant dans ce cas en la vente du temps abstrait qu'en la réalisation du produit concret (Portelli, 1989).

Secondo T., ouvrier mineur et ex-agriculteur, commente:

"J'ai toujours travaillé de 1952 à 1963 dans la mine sans perdre une journée de maladie, à part une appendicite, j'avais un mois de repos, mais j'ai commencé à travailler neuf jours plus tôt. J'ai toujours travaillé. Au chômage complet, j'ai jamais été" (Basso, 1986, 119).

Antonio F.:

"Les trois premiers mois, j'ai fait le manœuvre. Je nettoyait les tailles, portais les outils aux mineurs, puis je suis allé dans les tailles, au nettoyage du charbon... puis je suis devenu mineur parce que j'étais passionné à l'idée de travailler avec le marteau-pic. Il y avait aussi la question du salaire. Je touchais cent nonante-cinq francs par jour, le mineur deux cent cinquante" (*Ibid.*, 183).

À cette temporalité préindustrielle peuvent être liées aussi les formes de régulation et de sociabilité internes au groupe ouvrier.

"Là en dessous, nous étions tous amis. On ne pouvait rien se refuser. Même si c'était ton pire ennemi qui était en danger, on allait le sauver. On travaillait et il y avait un esprit de solidarité" (*Ibid.*, 109).

Les plaisanteries et la solidarité qui naissent au fond de la mine servent aussi à garder sous un contrôle collectif la gestion du temps.

"Ho arrivato la domenica che c'era una gran festa, sono andato ad abitare in casa di mio zio, che lavorava in miniera, mio zio mi ha trovato lavoro in miniera, dopo tre giorni" (Tommaso Salvatore Di Prima, *Mémoires d'Europe*, 2006);
"ci siamo divertiti coi colleghi, gli amici, ho imparato la chitarra, facevamo un'orchestra, facevamo balli, ci siamo divertiti tanto a fare la musica!" (Giuseppe Lombardo, *Mémoires d'Europe*, 2006).

Malgré la présence séculaire de l'industrie, dans une certaine mesure le monde rural traditionnel continue à vivre à l'intérieur et tout autour des agglomérats miniers: ce sont les animaux – les chevrettes, les petits élevages

de poules, les canards, les lapins et les cochons – qui circulent parmi les baraques et sur les terrils, les charretiers et marchands ambulants aux portes des baraquements.¹⁶ La fonction des potagers et du territoire cultivable environnant les camps et les agglomérations minières porte d'ailleurs à une forte continuité dans l'utilisation de la campagne comme ressource: "J'ai appris à mes enfants à tout faire parce que si, demain, ils perdent leur emploi, il sauront se nourrir sans devoir aller au magasin" (*Ibid.*, 65); "Poi c'era un pezzo di terreno che era della fabbrica e chi se ne prendeva un pezzettino lo poteva lavorare e fare dei *legumi* per casa: non si pagava l'affitto, lo davano così perché era abbandonato".¹⁷

Reprenons à ce propos le témoignage littéraire de Santocono:

"Dans cet espace entièrement consacré à l'industrie, les gens de l'Etoile avaient trouvé le moyen de faire de l'agriculture. Au milieu des étangs de schlamm, entre le terril et les voies des carrels, en tout endroit où le mélange terre-charbon était en faveur de la première, sont apparus des potagers. Un centimètre carré de terre! et c'est une salade qui poussait. Un pot! et c'est du basilic qui mûrissait..." (Santocono, 1986, 63).

Un témoignage souligne encore qu'on peut être ramené à la campagne malgré soi à l'arrivée dans le bassin houiller:

"Mio marito non ha mai guadagnato un buono stipendio e, malgrado che avevo trovato, arrivando, la mia camera da letto e la mia cucina, cioè il necessario, in fondo c'era tanta altra roba che mi mancava, e decisi d'andare a lavorare. Prima andavo quattro, cinque ore al giorno in un campo, da un contadino: quello che non avevo mai voluto fare in Calabria!" (Schiavo, 1984, 116).

Passe-temps ou nécessité, la culture du potager ou du petit jardin domestique, l'élevage des animaux autour des baraques, constitue une ressource ultime de subsistance dans les moments de crise de l'emploi; mais aussi et surtout cela met à disposition des ouvriers une autre "sphère" – la maison et le champ – qui absorbe leur énergie et leur attention, jusqu'à atténuer leur implication et leur identification avec l'industrie et avec le conflit industriel. Cette attitude apparaît donc, en même temps, comme une ressource d'altérité par rapport à l'idéologie industrialiste et comme un atténuateur du sens de responsabilité et de capacité de s'organiser: "de politique, on ne s'en occupait pas. Moi, j'ai

¹⁶ Fédération des syndicats chrétiens de Mons et Borinage, *Enquête sur les logements des travailleurs Italiens du Borinage*, mai 1953, in CEAB 11 1654.

¹⁷ Carmen, interviewée par Myrthia Schiavo, n.p. Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

jamais rien eu à faire avec la politique"; "la politique à l'étranger c'est pas bien. Les étrangers ne doivent pas se mêler de ce qui ne les regarde pas. Chacun chez-soi!" (Basso, 1986, 129). Ce qui en découle ce sont des formes de conflictualité sporadique mais extrêmes, interrompues par des longues phases d'acceptation du paternalisme:

"Je me souviens d'avoir eu des discussions avec ceux qui étaient contre [le syndicalisme] parce que selon eux, les patrons étaient bons. Il ne fallait pas donc les froisser avec ça" (Timmermans & Carvutto, 2001, 181).

L'histoire de ce fragment de culture populaire montre bien les rapports qui se créent entre culture industrielle et culture paysanne, où la culture traditionnelle, est encore assez solide pour ne pas être balayée, elle survit en se transformant dans les rapports sociaux et dans les formes de la vie en commun, dans les camps, dans les corons, dans les cités. Le "mythe du retour" fusionne souvent avec la mémoire d'une idylle champêtre (celle du pays d'origine). Mais au-delà de ces tons nostalgiques, cette mentalité est traversée par des conflits et par des tensions, liées à la vitesse du processus d'intégration des jeunes générations. Giovanni C. parle de la Belgique comme d'"une nation pleine de vie et d'ouvriers" (Basso, 1986, 239). C'est ainsi que les différences entre la "ville" et la "campagne" se transfèrent à l'intérieur de la famille, dans le conflit générationnel. Michele D.V., de Nusco, en Campania, arrivé en Belgique en 1950, devient un jeune syndicaliste:

"Nous sommes passés d'une zone agricole à une zone industrielle. Dans les zones civilisées il faut près d'un siècle pour passer d'une étape à l'autre. Nous, nous avons dû franchir cette étape en une semaine. Nous avons été arrachés... au début c'était mortifiant, puis on s'est assimilés. En fait, à seize, dix-sept ans avec les copains on allait danser, on allait au cinéma... nous avons plus de facilités à nous intégrer, nous les jeunes, que ceux de quarante ans parce que eux ne sortaient pas pour jouer au football. Moi, tout de suite, je suis allé m'inscrire dans une équipe" (*Ibid.*, 147).

Ce qui en ressort est une tension continue entre la reproduction des formes traditionnelles de la solidarité, vue comme une défense par rapport à un milieu hostile, et la recherche constante d'un mimétisme avec le nouveau milieu (habillement, façon de parler, mœurs, loisirs, etc.). C'est pourquoi les "autres" compatriotes sont taxés de provincialisme:

"(au phalanstère) des polémiques, il y en avait toujours. Il y a toujours l'un ou l'autre qui rentre le soir en chantant et qui fait l'idiot. Tu sais, ça s'est passé parce que ce sont des gens de toutes sortes qui sont venus, par exemple des bergers qui habitaient dans les montagnes et qui, quand ils sont arrivés ici, faisaient les 'cow-boys', ils étaient des campagnards!" (*Ibid.*, 236).

De ce point de vue, c'est surtout la deuxième vague d'émigration qui avance dans le processus d'intégration. Il ne s'agit pas forcément de la deuxième génération, mais de la tranche de population la plus jeune, la plus sécularisée, la plus familiarisée avec la situation de l'émigration. Ce sont des jeunes qui ont grandi dans le pays où ils sont arrivés avec leur famille quand ils étaient encore petits. Ils vivent une forte tendance au conformisme du quotidien et ils s'intègrent surtout en tant que jeunes membres d'une société de consommation capable d'assurer un certain niveau et style de vie:

"A Castelgrande uscivo poco e per me la vita è cominciata in Belgio, perché qui c'era un'altra cosa, si andava al cinema tutte le domeniche, si usciva più spesso. Questo era nuovo, erano cose che al paese non c'erano. Non mi dispiaceva, in fondo, di essere in Belgio, perché avevo cose migliori, qui".¹⁸

5. CONCLUSION

L'analyse des formes d'intégration des immigrés d'origine rurale dans les différentes structures des espaces industriels et dans les diverses formes culturelles de la classe ouvrière nous amène à redéfinir l'interprétation des années 1950 en tant que sortie définitive des Italiens de la culture rurale. La migration de millions d'Italiens et leur intégration dans les milieux industriels n'a pas manqué de produire des résistances.

En dehors d'une véritable urbanisation, l'expérience des immigrés italiens dans les bassins houillers de Wallonie offre un point de vue privilégié pour examiner les continuités et les ruptures qui s'enregistrent dans les phénomènes d'intégration. Cette démarche permet de focaliser l'attention sur les transformations du milieu social et culturel plutôt que sur les différences de nationalité. Dans cette optique, la stabilisation, et l'intégration successive, apparaissent d'autant plus rapides et moins problématiques que la destination est proche géographiquement et culturellement. Ceci ne nous conduit pourtant pas à soutenir que l'intégration dans la vie industrielle équivaut à une acceptation totale des valeurs culturelles de la société industrielle. La continuité avec les structures culturelles d'origine reste, en effet, un élément essentiel.

Le cas de l'immigration vers les bassins charbonniers belge est donc le témoignage d'une forme d'exode, privé de ses valences de césure d'époque. Par rapport à cette expérience, le cas de l'immigration interne vers les banlieues

¹⁸ Marianna, interviewée par M. Schiavo, n.p. Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

industrielles est profondément marquée par le rencontre avec la ville. Dans ce cadre, d'autres formes d'encadrement normatif du quotidien, au niveau de la sphère domestique et des formes de logement, jouent un rôle primaire dans le processus de transformation sociale et pénètrent dans la mémoire du "miracle", jusqu'à cacher les racines paysannes des "miraculés". Les deux cas d'étude nous apparaissent donc complémentaires, surtout en ce qui concerne l'hétérogénéité des sources.

Nous avons ici pris en considération deux formes d'intégration: celle à l'intérieur du poste de travail (qui comprend surtout les cas d'intégration sociale), et celle à l'intérieur de la ville, en tant que "citadin" avec un lit, une maison, et peut-être un cercle d'amis dans le milieu environnant. Beaucoup d'immigrés ont trouvé la vie dans le nouveau milieu difficile et ont été contraints à faire face à l'isolement géographique et social. Mais, certains d'entre eux sont arrivés à s'approprier et à promouvoir des valeurs collectives. Chaque groupe apporte son propre héritage culturel dans cette production de valeurs, qui toutefois redéfinit l'appartenance et la citoyenneté de tous sur la base de droits nouveaux et communs.

ABRÉVIATIONS

CEAB	Groupe de Fonds Haute Autorité de la CECA
CECA	Communauté européenne du charbon et de l'acier
Fédéchar	Fédération des Associations Charbonnières

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Archives

Archives de l'État de Hasselt: Fonds Fédéchar.

Archives de la CECA: Fonds de la Commission Maisons Ouvrières; CEAB - Groupe de Fonds Haute Autorité de la CECA.

Archives du Groupe d'Étude sur l'histoire de l'immigration de l'ULB: interviews inédites et retranscrites par Myrthia Schiavo.

Travaux

- BASSO (C.), *Vendus pour un sac de charbon, ou l'immigration: 40 ans après*, Mémoire de fin d'Études, Marcinelle, Institut provincial supérieur des sciences sociales et pédagogiques, 1986/1987.
- CAESTECKER (F.), *Alien policy in Belgium, 1840-1940: the creation of guest workers, refugees and illegal aliens*, New York, 2000.
- CLEMENS (R.), VOSSE-SMAL (G.) & MINON (P.), *L'assimilation culturelle des immigrants en Belgique. Italiens et Polonais dans la région liégeoise*, Liège, 1953.
- CRAINZ (G.), *Storia del miracolo italiano*, Roma, 1998.
- DELRUELLE-VOSSWINKEL (N.), CASSIERS (M.) & FORTI (A.), *Du logement ouvrier au logement social 1808-1987*, Bruxelles, 1988.
- DI BIAGI (P.) (ed.), *La grande ricostruzione: il piano INA-casa e l'Italia degli anni Cinquanta*, Roma, 2001.
- Ecomusée régional du centre, De l'habitation ouvrière au logement social de 1850 à nos jours*, La Louvière, 1990.
- FAVRY (C.), *La cantine des Italiens*, Bruxelles, 1996.
- FAVRY (C.), *Gueules noires contre paix blanche*, Bruxelles, 2006.
- FOOT (J.), *Pero: città di immigrazione (1950-1970)*, Pero, 2002.
- FORTI (A.), "Dis-moi où tu habites" in: Archives de Wallonie, *Italiens de Wallonie*, Charleroi, 1996, pp. 91-106.
- GINSBORG (P.), *Storia d'Italia dal dopoguerra ad oggi*, Torino, 1989.
- GRIBAUDI (M.), *Itinéraires ouvriers: espaces et groupes sociaux à Turin au début du XXe siècle*, Paris, 1987.
- GRIBAUDI (M.), *Espaces, temporalités, stratifications: exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, 1999.
- MELNIK (M.), *Les ouvriers étrangers en Belgique*, Louvain, 1951.
- Mémoires d'Europe*, USEF, Nimrod asbl, 2006, (DVD & livre).
- MORELLI (A.), "L'appel à la main-d'œuvre italienne pour les charbonnages et sa prise en charge à son arrivée en Belgique dans l'immédiat après-guerre", *Belgisch Tijdschrift voor Nieuwste Geschiedenis, Revue belge d'Histoire Contemporaine*, XIX, 1988, nos. 1-2, pp. 83-130.
- MORELLI (A.), "Du ghetto à l'écomusée. Itinéraires d'Italiens en villes belges" in: A. MORELLI (ed.), *Ça ressemble à l'Italie. Spécificité de l'habitat italien en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, 1991.
- MORELLI (A.), *Ça ressemble à l'Italie. Spécificité de l'habitat italien en Wallonie et à Bruxelles*, Bruxelles, 1991.
- PASQUINI (R.), *Un siècle de vie industrielle aux tôleries Delloye-Matthieu, 1896-1996. Depuis 1946 la communauté italienne est présente parmi nous*, Marchin, 1996.
- PETRE (R.), *Le problème charbonnier belge*, Bruxelles, 1958.
- PORTELLI (S.), "La classe operaia ternana tra cultura contadina e vita di fabbrica" in: G. GALLO & R. COVINO, *Storia d'Italia. Le Regioni dall'Unità ad oggi. L'Umbria*, Torino, 1989, pp. 741-769.
- RAMELLA (F.), "Immigrazione e traiettorie sociali in città: Salvatore e gli altri" in: A. ARRU & F. RAMELLA (eds.), *L'Italia delle migrazioni interne: donne, uomini, mobilità in età moderna e contemporanea*, Roma, 2004.
- SANGIOVANNI (A.), *Tute blu. La parabola operaia nell'Italia repubblicana*, Roma, 2006.
- SANTOCONO (G.), *Rue des Italiens*, Bruxelles, 1986.

- SANTOCONO (G.), "Quand papa a déposé ici sa valise" in: A. MORELLI (ed.), *Ça ressemble à l'Italie*, Bruxelles, 1991, pp. 19-21.
- SCHIAVO (M.), *Italiane in Belgio. Le immigrate raccontano*, Napoli, 1984.
- SIGNORELLI (A.), "Movimenti di popolazione e trasformazioni culturali" in: *Storia dell'Italia Repubblicana. 2. La trasformazione dell'Italia: sviluppo e squilibri, I. Politica, economia e società*, Torino, 1995, pp. 589-658 .
- TIMMERMANS (R.) & CARVUTTO (V.), *Paroles de militants*, Charleroi, 2001.
- TOLLET (P.), *Italo l'émigré*, Charleroi, 1962.
- VINEN (R.), *A History in Fragments: Europe in the twentieth century*, London, 2002.

Verloren in het landschap: het doorleven van de Italiaanse plattelandscultuur in de Waalse mijnbekkens

FLAVIA CUMOLI

SAMENVATTING

De socio-economische veranderingen in het naoorlogse Italië gingen gepaard met grote migratiestromen. In dit artikel werpen we een licht op de integratieprocessen van Italiaanse migranten die wensten te ontsnappen aan de "rurale exodus" binnen de stedelijk-industriële samenleving. We doen dit door de analyse van de patronen van ruimtelijke verspreiding in de verscheidene socioculturele structuren van industriële gebieden in de jaren 1950, en meer bepaald in de Waalse mijnbekkens. Via de analyse van mondelinge bronnen en specifieke enquêtes belichten we hun woonvormen en hun participatie in het gemeenschapsleven.

Door de specifieke inbedding van de mijninfrastructuur kwamen mijnwerkers terecht in kleine, vaak afgesloten *cités* in de onmiddellijke omgeving van de mijn. Arbeid bleek, door de creatie van een gemeenschappelijke cultuur en een collectieve identiteit, vaak de enige link te zijn tussen de lokale bevolking en de migranten. Maar tegelijkertijd zorgde het constante gebrek aan goede woningen ook voor wrijving tussen migranten en de lokale bevolking. Sociaal onderscheid en isolatie zorgden ervoor dat migranten van dezelfde afkomst dichter bij elkaar kwamen. Oorspronkelijke socioculturele gebruiken werden in deze nieuwe (industriële) omgeving, tussen stad en platteland, gereproduceerd en opgenomen in de nieuwe leefomgeving en in een nieuwe sociale

identiteit. De analyse van de dagelijkse handelingen en het sociale gedrag onderstreept dus de overlevering van het lokale culturele erfgoed.

Door deze migratiestroom te vergelijken met deze naar de industriële steden van Noord-Italië, biedt de ervaring van de Italiaanse migranten in het Waalse bekken een mogelijkheid om een licht te werpen op de continuïteiten en breuken die een proces van integratie kenmerken. Deze integratie betekende niet het aanvaarden van "industriële waarden"; integendeel, integratie kan in deze casus aanzien worden als een constant spanningsveld tussen traditionele en vernieuwende impulsen.

Lost in the landscape. The survival of Italian rural culture in the mine basins of Wallonia

FLAVIA CUMOLI

SUMMARY

After the Second World War, huge flows of migrants have followed the economic and social transformation of Italy. In order to explore the process of integration of migrants escaping from the "rural exodus" within the urban-industrial society, this article analyses the patterns of spatial installation in the different morphological, social and cultural structures of the industrial districts during the 1950s. Then, it focalizes on the case of Italian peasant migrants in the Walloon mining basin, their housing typologies and patterns of community life, through an analysis of a series of surveys and oral sources. In Wallonia, because of the specific territorial structures of the coal industry, migrants were often settled in small and enclosed ethnic colonies. It was mainly labour that – by creating a common culture and a collective identity – constituted the link which joined migrants and native people. At the same time, the lack of housing made the new arrived rivals in the search for accommodation. The isolation and social segregation which followed, contributed to strengthen a deep sense of solidarity between migrants of the same origin. In these centres of social and community life many characteristics of the cultural and social forms of the peasant communities of origin tended to be reproduced and adapted to the new social and cultural

environment. Within these hybrid spaces, in-between the city and the countryside, peasant cultural patterns were absorbed in the new social identity. By analysing every-day life cultural patterns, social behaviour, familiar and neighbourhood attitudes, the persistence of a rural cultural heritage is underlined.

By comparing this experience to the internal one of the migration process towards the industrial cities of Northern Italy, the experience of Italian migrants in the mining basins of Wallonia – outside a real urbanisation – allows to shed light on the continuities and ruptures which marked the process of integration. This shows that integration in the industrial life did not mean a complete acceptance of the cultural values of the industrial society. On the contrary, integration has to be seen rather as a continual tension between traditional forms and modernizing impulses.